

Fête de la terre

Elizabeth von Arnim, *Elizabeth et son jardin allemand*, précédé de Souvenirs de Nassenheide par E.M. Forster. Traduit de l'anglais par François Dupuigrenet Desroussilles. Paris, Salvy, 1990, 176 pages.

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1990). Compte rendu de [Fête de la terre / Elizabeth von Arnim, *Elizabeth et son jardin allemand*, précédé de Souvenirs de Nassenheide par E.M. Forster. Traduit de l'anglais par François Dupuigrenet Desroussilles. Paris, Salvy, 1990, 176 pages.] *Liberté*, 32(4), 112–115.

LIRE EN TRADUCTION

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

FÊTE DE LA TERRE

Elizabeth von Arnim, Elizabeth et son jardin allemand, précédé de Souvenirs de Nassenheide par E.M. Forster. Traduit de l'anglais par François Dupuigrenet Desroussilles. Paris, Salvy, 1990, 176 pages.

J'ai toujours eu un faible pour les livres à part, bizarres, introuvables, dépaynants. Le XIX^e siècle a été fertile en ouvrages de cette sorte. En 1898, il en a donné un dernier: *Elizabeth et son jardin allemand*. On dit que le livre fut un best-seller en son temps. Maintenant que je le tiens, traduit presque cent ans après, je me demande si c'est un rêve. Une cousine de Katherine Mansfield mariée à un cousin d'Achim d'Arnim, est-ce possible? Les éditions Salvy existent-elles vraiment? Et le jardin de Nassenheide, dont il est question dans ce journal intermittent, quelqu'un l'a-t-il réellement vu fleurir? E.M. Forster, qui est allé à Nassenheide, déclare: «De jardin véritable, point» — mais il n'est pas sûr qu'il ait beaucoup apprécié Elizabeth von Arnim: elle n'aimait pas sa cravate. Je crois qu'en fin de compte, il lui préférerait la Poméranie:

Vous n'avez pas idée de la lumière qui inondait au mois de mai ces terres couleur gris-fer. Les bouleaux bordaient les fossés et s'étendaient jusque dans les champs. Couverts de gui, certains formaient une sorte d'îlot au milieu d'un champ

de seigle. Je pris l'habitude de m'isoler sur cet îlot avec ma grammaire allemande par les après-midi de grande chaleur. Le seigle, d'abord très bas, fut bientôt assez haut pour cacher un cerf au galop. Herr Steinweg et moi, qui partageons le même amour de la nature, allions souvent nous promener de concert. Il récitait des poèmes. Parfois nous pénétrions dans la forêt. Près de la maison un sentier parcourait un terrain vallonné qui n'avait pas été régulièrement planté. Un soir, le sentier fut frappé d'un rayon de soleil couleur de bière ambrée, dans lequel flottait une feuille unique, absolument immobile. Il se trouvait que, par exception, j'étais moi-même gorgé de bière, et je crois avoir été le jouet d'une illusion. Mais Steinweg, qui était la sobriété même, me confirma la présence de la feuille miraculeuse.

L'évocation de ce pays magique n'est pas de nature à m'ôter de l'esprit l'impression de rêver. J'ai pourtant bien en main un livre à la jaquette rouge vif, ornée d'une reproduction de *L'arrosoir dans le jardin du Raincy*, de Seurat. Un grand arrosoir de fer-blanc trône au bord d'une allée qui le contourne avec respect. Rien ne pouvait mieux convenir à cette jaquette qu'un souvenir de l'impressionnisme, éclatante fête de la terre dans l'atmosphère calfeutrée de la fin de l'autre siècle.

Elizabeth, vue par Forster, était «pleine de grâce et de vivacité, mais aussi capricieuse et moqueuse à l'extrême». Son livre la montre telle, avec ses trois filles (le bébé d'avril, le bébé de mai et le bébé de juin, qui mènent une sarabande endiablée), son mari (surnommé l'Homme de Colère ou l'Homme Sage), des domestiques et quelques amies. La famille avait vécu cinq ans dans «les horreurs d'un appartement» de Berlin, puis, cédant à l'appel du dehors, Elizabeth avait entraîné tout le monde dans la vieille propriété abandonnée de Nassenheide, dans la région de Stettin, à quinze milles de la Baltique. Aussitôt avait germé un projet de jardin auquel elle aurait aimé mettre la main elle-même:

Tout en proie au bonheur de posséder mon propre jardin, et très impatiente de voir fleurir les lieux les plus désolés, il m'est arrivé un beau dimanche d'avril dernier, durant le repas des domestiques, de me glisser hors de la maison armée d'une pelle et d'un râteau et de bêcher fiévreusement un petit carré de terre [...] avant de revenir en toute hâte m'effondrer sur une chaise, rouge et confuse, et me cacher derrière un livre pour préserver ma réputation d'honnête femme. Et pourtant... Sans doute cette activité manque-t-elle de grâce — on y devient si rouge —, mais elle est bénie de Dieu. Si Ève avait disposé d'une bêche au Paradis, et avait su s'en servir, cette malheureuse affaire de pomme et de serpent n'aurait jamais eu lieu.

La fête du dehors est pour Elizabeth une fête des sens, opposée à «cette espèce d'êtres sans yeux ni oreilles qui semblent aujourd'hui peupler la majeure partie du monde». «Êtres sans nez», ajoute-t-elle, précisant que son «bonheur de printemps est d'abord fait de l'odeur de la terre humide et des jeunes pousses». Et tout cela, pour l'Homme Sage, n'est que «fantaisies déréglées», parce que, chez lui, le nez, les yeux et les oreilles ont été remplacés par un monocle.

L'appel du dehors mène Elizabeth au bord de la Baltique, en plein hiver, pour un pique-nique où l'on mange autant de laine de mitaines que de pain gelé. Dans «le monde humide de novembre», c'est la forêt qui l'attire. À la belle saison, la joie vient du jardin. «À partir du mois de mai, je suis perpétuellement en fête», dit Irais, une amie en visite. «Et voilà pourquoi vous m'êtes bien chère», songe Elizabeth. Les contrariétés qui donnent du relief au temps de fête viennent de l'Homme de Colère, du jardinier sans imagination, du vacher qui dort sous un arbre pendant que ses animaux s'égarer dans le jardin. Petites contrariétés, qui cachent la grande, l'inévitable: le sentiment de faiblesse de qui s'approche de la terre suffisamment pour éprouver sa petitesse devant des phénomènes dont il n'est jamais

vraiment maître, qu'il s'agisse de ses lacunes ou des caprices des intempéries. Pour Elizabeth von Arnim, cette situation de faiblesse semble porteuse d'une vérité que l'éloignement de la terre fait oublier dans des illusions de sécurité, de grandeur et de toute-puissance. La conscience de sa faiblesse est-elle donc vraiment une contrariété? Elle n'annule pas sa joie. Elle lui apprend à éprouver la joie comme un don et par le fait même, lui enseigne la gratitude.

J'aurais aimé, longtemps, ainsi que m'y invitait une coquille magistrale, «poursuivre dans cette voix». À défaut de pages supplémentaires, des échos ont prolongé le livre. D'abord Jouve, souhaitant ne pas quitter les fleurs, parce que «partout ailleurs on nous enferme pour mourir». Ensuite ces vers de Yeats, dans les traductions magnifiques d'équilibre et de calme qu'Yves Bonnefoy vient de rassembler:

*John Synge et moi, et Augusta Gregory
Pensâmes que tout ce que nous devons faire, dire, chanter,
Doit monter d'un contact avec la terre
Et que de ce contact, comme Antée, tout prend force.
Nous trois, nous seuls, dans l'époque moderne,
Avons tout rapporté à cette mesure
Qui est le rêve du noble et du mendiant.**

Synge, Lady Gregory et Yeats n'ont pas été les seuls à penser de la sorte. À sa façon, Elizabeth von Arnim avait essayé de fonder sur la terre quelque chose de noble et de mendiant.

* Yves Bonnefoy, *Quarante-cinq poèmes de Yeats*, Paris, Hermann, 1989, p. 157.